

Freud

L'Homme Moïse et la religion monothéiste

Traduction inédite de Dorian Astor

Présentation de Pierre Pellegrin



80 ANS DE LA MORT
DE FREUD

GF

Freud

L'Homme Moïse et la religion monothéiste

C'est écrit dans la Bible : Moïse est un Hébreu, recueilli par une princesse égyptienne. Il deviendra, sur ordre du dieu des Hébreux, le premier législateur du peuple juif. Freud bouleverse ce roman historique, en émettant deux hypothèses radicales : Moïse n'est pas un Hébreu mais le fils d'un noble égyptien – un étranger, donc ; le dieu juif est né de la fusion de deux figures divines, le dieu unique du pharaon égyptien Akhenaton et le cruel dieu des volcans d'un peuple sémite voisin. En cela, Freud s'en prend aux fondements mêmes de la conscience de soi du peuple juif, qui plus est dans le contexte tragique du triomphe du nazisme.

Dernier livre de Freud, le *Moïse* (1939) a longtemps été considéré comme un ouvrage non psychanalytique, alors qu'il est une pièce essentielle de sa doctrine. Il y parachève son approche critique de la religion, commencée avec *Totem et tabou* et *L'Avenir d'une illusion*. Il y formule, en outre, une théorie générale de la croyance. Enfin, en proposant une lecture psychanalytique de l'histoire et de la religion, il autorise la psychanalyse à outrepasser les limites de l'âme individuelle.

Traduction inédite et notes de Dorian Astor

Présentation, chronologie et bibliographie
de Pierre Pellegrin

Texte intégral

En couverture :

Création Studio Flammarion

d'après © Mondadori

Portfolio/Electa/Bruno

Balestrini/Bridgeman



Flammarion

L'HOMME MOÏSE
ET LA RELIGION MONOTHÉISTE

*Du même auteur
dans la même collection*

L'Avenir d'une illusion.

Le Malaise dans la culture (édition avec dossier).

Propos d'actualité sur la guerre et sur la mort (édition avec dossier).

Totem et tabou.

FREUD

L'HOMME MOÏSE
ET LA RELIGION MONOTHÉISTE

Traduction inédite et notes
de
Dorian ASTOR

Présentation, chronologie et bibliographie
de
Pierre PELLEGRIN

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2019.
ISBN : 978-2-0814-8202-9

PRÉSENTATION

L'Homme Moïse et la religion monothéiste s'est vu attribuer un statut à part parmi les ouvrages de Freud, celui d'une œuvre crépusculaire, parce que son dernier livre « créatif¹ », publié en 1939 avec des réticences dont on va parler, dans une conjoncture historique particulièrement dramatique, celle de la montée du nazisme. On décrit ordinairement les conditions de la conception et de la publication du *Moïse* en s'appuyant sur la correspondance entre Freud et l'écrivain Arnold Zweig et c'est, de fait, la source principale que nous avons sur le sujet. En 1927, Zweig, qui a alors 40 ans, écrit à Freud, qui en a 71, pour lui faire part de son enthousiasme devant les résultats d'une cure psychanalytique et lui dire son intention de lui dédier son prochain livre.

« C'est à coup sûr avec Arnold Zweig qu'il [Freud] aborde le plus librement les problèmes personnels soulevés par le judaïsme à ce moment de crise sans précédent », écrit Marthe Robert dans sa préface à la traduction française de la correspondance entre les deux

1. Après *L'Homme Moïse* paraîtra en 1940 l'*Abrégé de psychanalyse*, une sorte de résumé par Freud lui-même de ses découvertes en psychologie.

hommes¹. Freud lui-même confie à Zweig en 1935 : « Je vous écris volontiers et facilement et remarque que je vous écris beaucoup de choses que j'aurais retenues en m'adressant à d'autres². » On ne peut s'empêcher de trouver à cette relation de Freud avec Arnold Zweig un air de déjà-vu. Freud s'est plus d'une fois jeté dans des relations passionnelles avec des hommes, souvent plus jeunes que lui, qui ont abouti à des ruptures accompagnées de rigoureuses excommunications : Alfred Adler, Wilhelm Stekel, Wilhelm Fliess, Sandor Ferenczi, Otto Rank et, bien sûr, Carl Jung, qui furent tous ses disciples. Il n'est pas incongru de penser que c'est principalement la chronologie (Freud meurt en 1939) qui a préservé Arnold Zweig d'un destin si funeste. Freud a aussi eu d'assez nombreuses amitiés féminines : Lou Andreas-Salomé, par exemple, dont l'importance de la correspondance avec Freud ne saurait être sous-estimée ; Marie Bonaparte, qui, notamment, traduisit plusieurs de ses livres en français et contribua grandement à le tirer des griffes nazies ; Bertha Pappenheim, l'une de ses patientes, mieux connue sous le nom d'Anna O. ; et bien d'autres, mais ces relations semblent ne pas s'être terminées dramatiquement comme ce fut le cas avec les hommes.

Puisqu'il nous faudra examiner les rapports entre *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* et le judaïsme – ou plutôt, comme nous le verrons, la judéité – de

1. Sigmund Freud, Arnold Zweig, *Correspondance. 1927-1939*, trad. J.-C. Gehrig et L. Weibel, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1973, p. 20.

2. *Ibid.*, lettre du 13 juin 1935, p. 146.

Freud, il convient de signaler, sans pourtant en exagérer l'importance, la composante juive de cette intimité avec Zweig, qui s'explique par plusieurs raisons. Tous deux sont des Juifs assimilés que ce statut interpelle ; le judaïsme a été un fil rouge que Freud et sans doute aussi Zweig ont suivi toute leur vie, et il y a, bien entendu, la situation catastrophique des Juifs en Allemagne (Hitler a été nommé chancelier en 1933). Comme toute inclination psychique, celle de Freud pour Zweig devait assurément reposer, ou reposer aussi, sur des raisons affectives, tant les positions de celui-ci s'opposaient à celles de celui-là. Il y a chez Arnold Zweig un besoin, que l'on peut dire maladif, de soumission à une orthodoxie : d'abord belliciste, il participe à la Première Guerre mondiale comme engagé volontaire, persuadé que l'Allemagne mène une guerre juste, avant d'adhérer au pacifisme, puis au sionisme jusqu'à aller vivre en 1933 en Palestine, alors sous mandat britannique, pour finir marxiste et mourir en Allemagne de l'Est en 1968. Freud a évidemment repoussé les tentatives de Zweig de l'embriquer sous les bannières sioniste ou marxiste. Il n'empêche que la présence importante du judaïsme dans la correspondance qui traite le plus complètement de la conception et de la réalisation de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est certainement une pièce à verser au dossier du caractère « juif » de cet ouvrage qui sera ouvert un peu plus bas.

Que son *Moïse* ait été pour Freud une entreprise importante, on le voit y compris dans la désinvolture dont il a pu faire preuve à son propos. Dans la première des lettres à Arnold Zweig qui évoque cette

œuvre, Freud conte une étrange histoire. S'il n'a pas répondu plus tôt à Zweig, ce n'est pas principalement parce qu'il est opposé au livre que celui-ci veut écrire sur Nietzsche – ce qui signifie que c'est pourtant l'une des causes de ce délai –, mais pour des raisons qu'il donne dans une lettre de septembre 1934 :

J'ai moi-même écrit quelque chose dans un temps de vacances relatives, faute de savoir que faire de mon excès de loisir, et cela m'a tellement occupé contre mon intention initiale que tout le reste resta en plan¹.

Par la suite, le *Moïse* n'apparaît plus du tout comme l'occupation d'un homme en vacances cherchant à tuer le temps, mais comme une préoccupation qui devient envahissante, ainsi qu'en témoigne une lettre de décembre de la même année :

Laissez-moi en paix avec le *Moïse*. Que j'aie échoué dans cette tentative pour créer quelque chose – la dernière probablement – me déprime déjà assez. Non que je m'en sois détaché. L'homme, et ce que je voulais faire de lui, me poursuit continuellement².

Freud est tourmenté par la question de savoir s'il doit publier son ouvrage, comment il sera reçu et ce qu'il en restera.

Concernant *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, il y a, à l'heure actuelle, un accord assez large parmi ceux qui s'intéressent de près ou de loin à Freud

1. *Ibid.*, lettre du 30 septembre 1934, p. 129.

2. *Ibid.*, lettre du 16 décembre 1934, p. 136.

sur au moins deux points. D'abord, c'est le plus baroque des ouvrages de Freud : écrit en plusieurs fois, publié par morceaux, il présente des traits qui sont d'ordinaire ceux des œuvres *in progress*. Ainsi, quant au troisième et dernier essai, « Moïse, son peuple et la religion monothéiste », le plus long et le plus décisif, on se demande pourquoi Freud l'a fait précéder par deux « Remarques préliminaires » rédigées à des dates différentes, au moins partiellement redondantes et en fait contradictoires. De plus, la première « Remarque préliminaire » et la seconde partie de ce troisième essai ont été écrites avant la première partie, qui est ainsi intercalée entre des textes qui l'ont précédée, et la page intitulée « Résumé et reprise », qui est le dernier écrit des textes composant le *Moïse*, est finalement placée au milieu du troisième essai, à l'orée de sa seconde partie. L'ouvrage fut finalement publié en entier à Amsterdam en 1939, l'année de la mort de Freud. Ensuite, la lecture de la plupart des interprètes de Freud révèle que *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* n'a été considéré comme l'une de ses œuvres majeures qu'assez récemment. Auparavant, en effet, l'ouvrage partageait le discrédit longtemps jeté sur ses écrits portant sur l'histoire et la culture : des fantasmagories un peu délirantes reposant sur une anthropologie jugée obsolète par bien des spécialistes de cette discipline. Il faut avouer que cette reconstitution de l'histoire juive des origines qui fait de Moïse, le prophète et législateur par excellence du peuple juif, un Égyptien, qui le fait assassiner par les Hébreux, puis suscite l'apparition d'un second Moïse près d'un siècle

après au sein d'un peuple sémite voisin, les Madiantes, et qui, *in cauda venenum*, fait du dieu juif la synthèse entre le dieu du pharaon monothéiste Akhenaton, importé chez les Hébreux par le premier Moïse, et le cruel dieu des volcans des Madianites, appelé Jahvé, avait peu de chances de susciter l'enthousiasme des historiens, mais de grandes chances de scandaliser les Juifs, croyants ou non, à une période particulièrement dramatique de leur histoire.

Du coup, les freudiens intégristes ont chargé d'intentions significatives plus ou moins cachées les aspérités du texte – celles signalées ci-dessus et bien d'autres – que le lecteur profane a pu avoir tendance à attribuer aux circonstances difficiles de la composition de l'ouvrage, voire à l'affaiblissement intellectuel d'un vieil homme malade.

Le Moïse de Freud, « livre juif » ?

Après cette relative indifférence à l'endroit du *Moïse*, on note l'apparition, depuis au moins une vingtaine d'années – et sans doute pourrait-on dater ce tournant de l'indispensable ouvrage de Yosef Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*¹ –, d'une sorte d'approche autorisée de l'ouvrage comme alliant deux aspects qu'exprime fort bien le titre du livre d'Henri Rey-Flaud, « *Et Moïse créa les Juifs...* ». *Le testament de Freud*². Ouvrage « juif », donc, et testament, deux

1. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* [1991], trad. J. Carnaud, Gallimard, « Tel », 1993.

2. H. Rey-Flaud, « *Et Moïse créa les Juifs...* ». *Le testament de Freud*, Aubier, « La Psychanalyse prise au mot », 2006.

caractéristiques qu'il faut appréhender et, sans doute, réévaluer.

À l'inverse de bien des Juifs, avant et après lui, que nul n'a le droit de juger sur ce point, Freud non seulement n'a pas tenté d'effacer sa judéité, mais il l'a fièrement revendiquée tout au long de sa vie. Et les biographes d'invoquer des faits assez nombreux et pour la plupart bien connus, comme son adhésion au B'nai B'rith, organisation juive fondée en 1843, que l'on a un peu vite qualifiée de « maçonnique ». Intéressé, sans qu'il s'y investît, par le mouvement sioniste, Freud a toujours été fort sensible à l'antisémitisme, auquel il a été en butte ou auquel il a vu d'autres êtres confrontés : rappelons le fameux exemple de son père dont « un chrétien » avait jeté le bonnet de fourrure dans la boue en criant : « Juif, descends du trottoir »¹. Sensibilité d'autant plus vive que l'antisémitisme, que certains considéraient en voie d'extinction dans la première moitié du XIX^e siècle, reprenait une vigueur dont on sait où elle a mené. Cette régression pourrait être particulièrement bien illustrée par le procès pour meurtre rituel intenté à des Juifs en 1882 dans un village de Hongrie. Bien des contemporains ont sans doute eu l'impression d'un dramatique retour du passé, le moins inquiétant n'étant pas la violence haineuse, allant jusqu'à des soulèvements y compris à Budapest, déclenchée par l'acquittement des inculpés dans un dossier où la seule preuve à charge consistait dans les déclarations d'un enfant de 5 ans honteusement manipulé. Au moins les communautés juives et

1. Épisode rapporté par Freud dans *L'Interprétation du rêve*.

les milieux éclairés eurent-ils la satisfaction de voir des personnages éminents, au premier rang desquels le chef de l'opposition radicale, Lajos Kossuth, s'insurger contre cette résurgence de l'antisémitisme à l'occasion de ce procès odieux et ridicule.

L'antisémitisme tient une place importante dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, et cela de deux façons. D'abord, parce que c'est dans cet ouvrage que Freud en analyse le plus complètement les causes et les modalités. Ensuite, parce que les circonstances historiques liées à la recrudescence de l'antisémitisme ont influé sur les conditions de la publication de l'ouvrage. Il s'agissait de ne pas heurter les chrétiens, et notamment l'Église catholique, dans laquelle Freud voyait un éventuel dernier rempart contre la barbarie païenne des nazis. Or, en parachevant la critique de la religion développée dans ses ouvrages antérieurs, et en s'attaquant au texte biblique qui est le fondement même de la foi chrétienne, Freud finirait de s'aliéner l'institution catholique. Les lettres à Zweig mentionnent « un certain père Schmidt », ethnologue et historien de la religion, qui avait l'oreille du pape et n'aimait guère la psychanalyse, ce qui en faisait un individu fort dangereux¹. Quand la protection catholique se révélera illusoire, malgré, rappelons-le, de belles initiatives individuelles, Freud laissera ces précautions de côté.

Il faut ajouter que, assurément, Freud ne se faisait guère d'illusions sur le nazisme : il parle de « rechute dans une barbarie quasi préhistorique » (p. 158). Il fallait

1. Freud, Zweig, *Correspondance*, op. cit., lettre du 30 septembre 1934, p. 130.

l'inconséquence d'un Daladier ou d'un Chamberlain pour ne pas vouloir voir de quel bois ces gens étaient faits. Mais il faut aussi se garder des illusions rétrospectives : la Shoah n'est pas encore advenue, elle n'est pas même pensable, et Freud comme Zweig font des plans pour un retour en Allemagne une fois Hitler chassé du pouvoir.

S'il n'y a aucun doute sur le fait que Freud, jusqu'à la fin de sa vie, a affirmé haut et fort son appartenance au peuple (*Volk*) juif, ce qu'il répète dès le premier paragraphe de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, il n'est pas moins entendu qu'il s'est toujours revendiqué athée, homme des Lumières et ferme défenseur de la pensée scientifique. D'où l'opinion qui s'est largement imposée d'un Freud qui se serait situé au confluent de « deux cultures », comme l'affirme Marthe Robert dans un livre fameux et de grande influence¹ : l'une gréco-latine et scientifique, l'autre juive. Œdipe et Moïse. Alors la machine interprétative s'emballe. D'abord, il coulerait de source que Freud ne pouvait être que « tiraillé » entre ces deux cultures, ce qui fait qu'il a développé un fort sentiment de culpabilité : n'avait-il pas, lui, le Juif renégat, trahi son peuple, et notamment ce père qui lui offrit pour ses 35 ans une Bible avec une inscription hébraïque ? Puis un pas important est franchi, parmi d'autres et mieux que d'autres, par Yerushalmi :

En 1934, sous le choc du nazisme triomphant, Freud décide que le moment est venu pour lui d'écrire son

1. M. Robert, *D'Œdipe à Moïse. Freud et la conscience juive*, Calmann-Lévy, « Diaspora », 1974.

premier et unique livre juif, afin d'essayer de répondre à une question restée jusque-là sans réponse : en quoi est-il juif ? Et c'est ainsi qu'à l'âge de 78 ans, il accomplit enfin le mandat que lui avait donné son père lorsqu'il en avait 35 : il revient à l'étude de la Bible¹.

Ensuite, un pas gigantesque est franchi par Yerushalmi : dans la dernière page de son ouvrage, reprenant l'injure que les antisémites, notamment nazis, avaient adressée à la psychanalyse en l'accusant d'être une « science juive », Yerushalmi prêche cette thèse au Freud de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* et prétend même que c'était là une conviction ancienne du père de la psychanalyse.

Ce sont toujours les mêmes faits et textes, finalement peu nombreux, qui sont invoqués. Citons-en un seul, auquel Yerushalmi accorde, sans doute à bon droit, une grande importance. Dans la *Selbstdarstellung* – titre successivement traduit en français par *Ma vie et la psychanalyse*, *Sigmund Freud présenté par lui-même* et *Autoprésentation* – que Freud publie en 1925, on peut lire :

J'étais plutôt mû par une sorte de désir de savoir, qui toutefois se rapportait plus aux choses humaines qu'à des objets naturels et qui n'avait pas non plus reconnu la valeur de l'observation comme moyen de se satisfaire. Le fait de me plonger précocement dans l'histoire biblique, à peine avais-je appris l'art de lire, a déterminé de façon persistante, comme je le reconnus beaucoup plus tard, l'orientation de mon intérêt².

1. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud...*, op. cit., p. 150.

2. Freud, « Autoprésentation », in *Ceuvres complètes XVII. 1923-1925*, trad. P. Cotet et R. Lainé, PUF, 1992, p. 56.

Il faut faire plusieurs remarques éditoriales sur ce texte. D'abord, les traducteurs des *Œuvres complètes* – la version ici citée – mettent en valeur l'accessoire, à savoir que ce passage fait partie d'une dizaine de pages écrites en petits caractères, mais négligent l'essentiel, à savoir que la seconde phrase de ce passage a été ajoutée en 1935, ainsi que la phrase suivante :

Sous la puissante influence d'une amitié avec un camarade de lycée un peu plus âgé, qui par la suite fut connu comme politicien, je voulus moi aussi étudier le droit et exercer une action sociale.

La traduction de Marie Bonaparte, publiée en 1949, ne retient pas ces deux phrases, alors même qu'elle avait été revue par Freud lui-même.

Par ailleurs, non seulement Yerushalmi ne cite pas la seconde phrase, mais, comme Jacques Derrida le fait remarquer¹, il ne cite pas non plus celle qui suit :

Cependant la doctrine de Darwin, actuelle à l'époque, m'attirait puissamment, parce qu'elle promettait de faire avancer de façon extraordinaire la compréhension du monde...

Autrement dit, la suite des idées est celle-ci : Freud avoue être plus porté sur les sciences que nous dirions « humaines », malgré leur déficit d'observation, que sur les sciences de la nature ; « cependant » (*indes*), Darwin, représentant par excellence des sciences de la nature à l'époque de la jeunesse de Freud, le séduit par les promesses théoriques dont sa doctrine est

1. Derrida, *Mal d'archive*, Galilée, 1995, p. 94.

porteuse. Il est donc attiré, « puissamment » (*mächtig*) dans les deux cas, à la fois par une action sociale plus en rapport avec les « sciences humaines » et par la science naturelle sous sa forme la plus avancée à l'époque de sa jeunesse. Le passage sur la Bible a donc été ajouté au détriment de la cohérence logique de l'exposé.

Encore un point. Le paragraphe qui suit la citation évoquée de *l'Autoprésentation* rappelle les déboires universitaires que Freud eut à subir du fait de sa judéité. Il déclare à cet égard : « Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon ascendance ou, comme on commençait à le dire, de ma race (*Rasse*)¹. » Il y aurait beaucoup à tirer de cette phrase, dont au moins ceci : Freud dénonce ici l'erreur dans laquelle toute son époque s'est précipitée, à savoir une racialisation du judaïsme, et il pousse même la clairvoyance jusqu'à y voir un phénomène récent. On peut donc restituer son raisonnement ainsi : je m'intéressais plutôt aux sciences que l'on pourrait dire « humaines », mais sans renoncer aux sciences de la nature, sous l'influence de Darwin ; quant à mon statut de juif que l'on m'a souvent envoyé à la face, je n'en ai jamais eu honte et je ne vois pas pourquoi j'eusse dû en avoir honte. En 1925, Freud ne fait donc pas entrer sa judéité comme composante de sa vie intellectuelle tout en réaffirmant ce qu'il a toujours affirmé, à savoir qu'il est juif et qu'il n'entend nullement se défaire de cette « identité », comme on dit de nos jours.

1. Freud, « Autoprésentation », *op. cit.*, p. 57.

Tout ceci semble aller contre la démonstration de Yerushalmi, comme le laisse entendre Derrida, parce que quand il écrit son *Autoprésentation*, Freud ne pense pas à une influence de la Bible, et encore moins à une influence « juive », sur son développement intellectuel. Mais la thèse de Yerushalmi en sort confirmée plus qu'affaiblie, car ce que montre cette inclusion maladroite, c'est qu'en 1935, c'est-à-dire à l'époque du *Moïse*, Freud entend signifier l'influence biblique dans sa vie intellectuelle et en même temps que cette influence s'est exercée dès l'origine. On doit croire Freud sur parole ; de fait, sa judéité l'a sans cesse accompagné dans l'exercice de sa pensée. Mais c'est au moment du *Moïse* que cela lui paraît assez important pour être, maladroitement, rappelé. Et cela aussi apporte de l'eau au moulin de Yerushalmi : le *Moïse* est bien « son [de Freud] premier et unique livre juif¹ ».

Quant à la racialisation du judaïsme, qui servira de base à la tentative nazie d'extermination, elle avait infecté jusqu'à ceux qu'elle aurait dû le moins atteindre. Ainsi cette déclaration de Jung datant de 1934, sidérante pour nous qui vivons après la Shoah, citée par Yerushalmi :

La race juive, dans son ensemble, possède – c'est du moins mon expérience – un inconscient qui ne peut être comparé à l'inconscient « aryen » que sous certaines réserves. À l'exception de quelques individus créateurs, le Juif moyen est déjà bien trop conscient et différencié pour porter en lui les tensions d'un avenir encore à naître. L'inconscient « aryen » a un potentiel supérieur à

1. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud...*, *op. cit.*, p. 150.

l'inconscient juif ; tel est l'avantage et le désavantage d'une jeunesse pas encore complètement sevrée de la barbarie. À mon avis, cela a été une grande erreur de la psychologie médicale d'appliquer sans discriminations des catégories juives [...] à la chrétienté allemande et slave¹.

Les Juifs et les « aryens » seraient donc justiciables de catégories psychologiques différentes. Peut-être même Jung va-t-il plus loin en sous-entendant, quand il affirme que la prépondérance de la sexualité infantile dans l'explication des névroses est due à la « grivoiserie adolescente de son théoricien », que cela serait un « trait juif », mais ce n'est pas sûr. De toute façon, les positions de Jung sont à considérer avec une extrême méfiance, étant donné son penchant affirmé pour le nazisme. Un peu plus bas, dans le même texte, il déclare :

Or Freud ne comprenait pas la psyché allemande, pas plus d'ailleurs que ses épigones germaniques. Le grandiose phénomène du national-socialisme, que le monde entier contemple les yeux étonnés, les a-t-il éclairés² ?

Quant à la lubricité supposée de Freud, il convient tout de même de rappeler que c'est Jung, et non Freud, qui s'est permis d'entretenir des relations intimes avec certaines de ses patientes³. Et pourtant, tout cela ne montre pas que Jung considère la psychanalyse comme une « science juive ».

1. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud...*, *op. cit.*, p. 103.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. Cf. S. Spielrein, *Entre Freud et Jung*, dossier découvert par A. Carotenuto et C. Trombetta, Aubier-Montaigne, 1981.

Relevons, dans la même veine, l'amusant conseil donné par Freud à propos de Jung au psychanalyste Karl Abraham dans une lettre du 3 mai 1908 :

Soyez tolérant et n'oubliez pas qu'à vrai dire il vous est plus facile qu'à Jung de suivre mes pensées, car, premièrement, vous êtes entièrement indépendant, et, ensuite, de par notre même appartenance raciale, vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle, tandis que lui, comme chrétien et comme fils de pasteur, trouve son chemin vers moi seulement en luttant contre de grandes résistances intérieures¹.

En fait, les textes de Freud et surtout sa correspondance sont scandés par des interrogations sur un « esprit juif » ou une « spécificité juive ». C'est dans une adresse au B'nai B'rith du 6 mai 1926, souvent citée, qu'il va le plus loin dans cette direction :

Le fait que vous soyez juifs ne pouvait que me plaire car j'étais moi-même juif et le nier m'a toujours semblé être non seulement indigne, mais encore franchement insensé. Ce qui me rattachait au judaïsme n'était pas la foi – je dois l'avouer – ni même l'orgueil national car j'ai toujours été incroyant, j'ai été élevé *sans religion*, mais non sans respect de ce qu'on appelle les exigences éthiques de la civilisation humaine. [...] Il restait assez de choses capables de rendre irrésistible l'attrait du judaïsme et des juifs, beaucoup d'obscurcs forces émotionnelles – d'autant plus puissantes qu'on peut moins

1. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète. 1907-1925*, réunie par les soins de I. C. Abraham et E. L. Freud, trad. F. Cambon et J.-P. Grossein, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1969, p. 42.

les exprimer par des mots – ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, le mystère d'une même construction psychique¹.

Mais peut-être la dernière partie de la dernière phrase est-elle surtraduite. Pour compléter, citons la préface de l'édition de *Totem et tabou* en hébreu :

Mais qu'est-ce qui est encore juif chez toi alors que tu as renoncé à tout ce patrimoine ? [...] Encore bien des choses et probablement l'essentiel. À l'heure qu'il est je serais toutefois incapable de le formuler en termes clairs. Mais sûrement qu'un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique.

Cette question nous intéresse ici au premier chef, parce que l'un des buts avoués de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est d'éclaircir ce qui « fait » le Juif et qui, du même coup, explique la résilience du peuple juif dans l'histoire, alors même que des peuples que Freud considérait comme plus « avancés » culturellement, tels les Grecs, ont disparu.

Mais de « science juive », point. Jusqu'à ce que sa fille Anna Freud fasse lire en son nom une communication au congrès de l'Association psychanalytique internationale de Jérusalem en 1977, dans laquelle elle déclare :

On lui [à la psychanalyse] a reproché d'avoir des méthodes imprécises, d'aboutir à des conclusions ne se prêtant pas à des vérifications expérimentales, de ne pas être scientifique, et même d'être une « science juive ». Quelle que soit la valeur que l'on accordera à ces dénigrement, c'est, je crois,

1. *Ibid.*, p. 398.

ce dernier qualificatif qui, en la circonstance présente, peut faire office de titre de gloire¹.

Et Yerushalmi de demander à Freud, à l'extrême fin du « monologue avec Freud » qui clôt son livre, si c'était au nom de son père que parlait Anna. Lui qui connaît bien son Freud et est tout sauf un savant approximatif avance sa thèse avec précaution :

Professeur Freud, parvenu à ce point, il me semble futile de vous demander si la psychanalyse est bien, génétiquement et structurellement, une science juive. Si tant est qu'on puisse un jour l'établir, il faudra pour cela mener encore bien des recherches et, naturellement, la conclusion dépendra beaucoup de la définition que l'on aura donnée des termes *juif* et *science*².

En fait, nos ancêtres les Grecs, qui furent aussi ceux de Freud, peuvent encore une fois nous mettre sur la bonne voie. La *science*, comme son correspondant grec l'*epistêmê*, s'entend en deux sens. Le terme désigne d'abord un ensemble de propositions organiquement liées selon un corpus de règles logiques déterminé. Ainsi la mathématique, qui est, à vrai dire, un cas limite de science, ne relie pas ses propositions par association libre mais par démonstration, et même par une sorte spéciale de démonstration. Mais le mot « science » décrit aussi l'état du sujet qui, potentiellement ou réellement, est capable d'articuler des propositions de cette manière. Aristote parle de la science en ce second sens comme d'une « vertu intellectuelle »,

1. Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud...*, *op. cit.*, p. 187.

2. *Ibid.*, p. 188.

« vertu » traduisant le terme *aretê* également rendu par « excellence ». Le bon mathématicien possède la science en ce second sens parce qu'il possède l'excellence qui lui permet de mener à bien ses démonstrations. Le mauvais mathématicien ne possède pas cette excellence. Les stoïciens iront encore plus loin en disant que la science, c'est l'âme du savant disposée d'une certaine manière.

On peut appliquer cette distinction à notre question. Si dans « science juive » on considère le premier sens de « science », alors l'expression « science juive » est un monstre épistémologique. C'est ce que dit Freud lui-même dans une lettre à Sandor Ferenczi du 8 juin 1913, en lui conseillant de répondre à un interlocuteur qui prétendait que les divergences entre les Viennois freudiens et les Suisses jungiens venaient du fait que les premiers étaient juifs et les autres non :

Certes il existe de grandes différences entre l'esprit juif et l'esprit aryen. Nous les observons tous les jours. D'où assurément, par-ci par-là, de petits écarts dans la façon de concevoir la vie et l'art. Mais l'existence d'une science aryenne et d'une science juive est inconcevable. Les résultats scientifiques doivent être identiques quelle que soit la façon de les présenter. Si ces différences se reflètent dans la compréhension des rapports scientifiques objectifs, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas ¹.

Si, en revanche, on considère la science comme la capacité excellente d'un individu, et si, comme le dit

1. Cité dans E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. II : *Les Années de maturité, 1901-1919*, trad. A. Berman, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique », 1961, p. 158.

cette lettre, l'« esprit juif » n'est pas une expression vide de sens, alors un Juif fera de la science différemment d'un « aryen », cela pouvant être entendu d'un point de vue général et pouvant s'estomper dans des cas particuliers. Mais cela revient à peu près à dire que chacun fait de la science avec le bagage social, culturel et intellectuel qui lui est propre. Ce qui sera évidemment plus pertinent en psychanalyse qu'en physique ou en chimie.

Nous nous heurtons ici à un problème dans lequel on a voulu voir l'une des limites de la pensée de Freud, ce que l'on a appelé, non sans pertinence, son lamarckisme. Faisons pour cela un détour, encore une fois par Derrida. À l'issue d'analyses subtiles menées en contrepoint de Yerushalmi, il conclut que, d'après les propos de celui-ci, être juif, c'est espérer dans le futur, c'est être ouvert à l'avenir, mais c'est aussi être soumis à « l'injonction de mémoire ¹ ». Quoi qu'il en soit, il n'est pas absurde de penser qu'une telle disposition d'esprit *est pour quelque chose* dans la manière dont l'âme du savant est disposée. Dire, comme Jung, que l'inconscient des Juifs est différent de celui des *goyim* est inacceptable, mais ce que Freud veut signifier à Karl Abraham dans la lettre précédemment citée, et qu'il exprime plusieurs fois dans d'autres lettres, c'est que cet « esprit juif » crée entre ceux qui le partagent une connivence et une approche commune, qui, notamment, modifie évidemment la relation entre l'analyste et l'analysant. Tout ceci reste confus et Freud

1. Derrida, *Mal d'archive*, *op. cit.*, p. 120.

reconnaît qu'il est, nous l'avons vu, « incapable de le formuler en termes clairs¹ ».

Mais comment cet « esprit juif », si esprit juif il y a, se transmet-il de génération en génération, échéant aux jeunes Juifs et contournant les autres ? En parlant du « mystère d'une même construction psychique² », qui se transmet de génération en génération, Freud, même si c'est avec précaution, retombe-t-il dans le lamarckisme qu'on lui a souvent reproché et qu'il assume dans d'autres domaines, comme il assume d'une manière générale son adhésion à des thèses scientifiques qu'il sait être au moins suspectes³ ? Mais il est loin d'être sûr que pour Freud cet « esprit », qui se transmet au sein du peuple juif, se transmette phylogénétiquement et devienne de ce fait une caractéristique « raciale ». Il nous faudra revenir sur son apparente désinvolture scientifique. L'expression même de « construction psychique » n'oriente pas nécessairement vers une telle lecture phylogénétique.

Une autre question doit être abordée avant de revenir à notre propos initial, du *Moïse* comme « livre juif », mais aussi comme testament, deux éléments dont la combinaison nous donnerait donc l'image d'un Freud *faisant retour* au judaïsme à la fin de sa

1. Freud, « Préface » à l'édition en hébreu de *Totem et tabou* citée *supra*.

2. Freud, lettre du 6 mai 1926, in Freud, Abraham, *Correspondance complète. 1907-1925, op. cit.*, p. 398.

3. Cf. notre Présentation de *Totem et tabou*, trad. D. Astor, GF-Flammarion, 2015.

vie, une « bonne mort » en quelque sorte, comme on le disait des pécheurs convertis *in extremis* sur leur lit d'agonie. Freud a-t-il été un Juif renégat ? A-t-il cessé de l'être avec le *Moïse* ? Et d'abord, jusqu'où a-t-il été juif, en dépit de son athéisme revendiqué, puisque nul ne peut nier qu'il existe des Juifs athées, même si cette possibilité est récente et ne semble guère remonter en deçà du XVII^e siècle et peut-être même de la Révolution française ? Sur ce point, il y a souvent de grandes divergences entre les déclarations de Freud et celles de certains de ses commentateurs.

Freud s'est toujours présenté comme un Juif fort ignorant de la culture et de la religion juives, principalement du fait qu'elles ne lui avaient guère été transmises par ses parents. Il a plusieurs fois affirmé ne connaître ni l'hébreu ni le yiddish. Certains, dont Yerushalmi, pensent que Freud corrige la réalité, correction qui peut aller jusqu'au déni¹. Ainsi, de l'hébreu, il reçut un enseignement au *Gymnasium* sous la houlette de Samuel Hammerschlag, auquel Freud restera attaché jusqu'à sa mort en 1904, et il ne pouvait donc pas en être totalement ignorant. Mais, et Yerushalmi le reconnaît, il ne devait pas avoir atteint

1. « L'âpreté avec laquelle Freud tient à se démarquer de la religion juive et de ses rites devrait, à elle seule, éveiller nos soupçons » (Y. H. Yerushalmi, *Le Moïse de Freud...*, *op. cit.*, p. 134). Mais Freud est critique envers toute religion : « Je me trouve aussi éloigné de la religion juive que de toutes les autres religions, c'est-à-dire : elles sont pour moi, comme objet d'intérêt scientifique, hautement significatives, dans l'ordre du sentiment je n'y suis pas impliqué » (Freud, lettre à l'éditeur de la *Jüdische Presszentrale Zürich*, 1925, in *Œuvres complètes XVII. 1923-1925*, éd. citée, p. 147.

un niveau très élevé et a sans doute oublié dans les années suivantes la plus grande partie du peu qu'il en savait. La pire des solutions à l'exclusion de toutes les autres est donc de le croire sur parole¹. En fin de compte, non seulement Freud ne serait pas israélite – si l'on appelle ainsi un Juif croyant –, mais il est même difficile de considérer qu'il fût *de culture juive*. Freud ne saurait donc être un renégat vis-à-vis d'une culture qu'il partage si peu, ni encore moins d'une religion qu'il a toujours rejetée.

La thèse de Yerushalmi resterait pourtant intacte : juif mais non israélite, Freud dans son *Moïse* attaque, certes, les prétentions et les fondements mêmes de la religion juive, comme il l'a toujours fait ; mais, au terme de sa production littéraire, en s'intéressant à Moïse et aux Juifs, il reviendrait au fondement juif de son être, puisque, à son époque, on peut être juif et athée. Et cela en dépit de la faiblesse de sa culture juive, d'autant plus que cette faiblesse provoquerait chez lui un sentiment de culpabilité. Or ce n'est pas ce que Freud lui-même dit de son entreprise. Il vaut la peine de regarder de près les trois premières phrases de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* :

Contester l'appartenance d'un homme à un peuple (*Volkstum*) qui le célèbre comme le plus grand parmi ses fils n'est pas chose que l'on entreprendra volontiers ou à

1. Dans une lettre de 1936 au bureau du Yidisher Visnshaftlekher Institut (renommé Institute for Jewish Research après avoir été déplacé de la Pologne à New York), à propos de la traduction de *L'Introduction à la psychanalyse* en yiddish, Freud dit ne lire ni l'hébreu ni le yiddish.

la légère, surtout quand on appartient soi-même à ce peuple (*Volk*). Mais aucun exemple ne nous incitera à faire passer la vérité après de prétendus intérêts nationaux, et l'on peut même attendre de la clarification d'un état de fait un gain pour nos connaissances.

L'homme Moïse, qui fut pour le peuple (*Volk*) juif un libérateur, un législateur et un fondateur de religion [...] (p. 83).

Comment dire plus clairement que ce que l'on s'apprête à faire, c'est infliger une terrible blessure narcissique non pas à la religion juive, aux Israélites ou aux croyants des religions issues du judaïsme – c'est-à-dire aux chrétiens et aux musulmans –, mais au *peuple* juif, une « nation » à laquelle Freud appartient et qu'il n'envisage nullement et n'a jamais envisagé de quitter ?

Ernest Jones cite deux réactions négatives au *Moïse* qui nous intéressent particulièrement : celles d'Abraham Shalom Yahuda et de Trude Weiss Rosmarin. Le premier était un spécialiste des études bibliques qui finit par se réfugier à Londres, où il fut le voisin de Freud. Il insista fort auprès de celui-ci pour qu'il ne publiât pas son *Moïse*, dont il fit un compte rendu, d'autant plus dur pour Freud qu'il émanait d'un ami à qui il était lié par une estime réciproque :

Il me semble entendre la voix d'un des plus fanatiques chrétiens exprimant sa haine d'Israël et non celle d'un Freud qui haït et méprisait ce genre de fanatisme de tout son cœur et de toutes ses forces¹.

1. En hébreu, traduction dans E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. III : *Les Dernières Années, 1919-1939*, éd. citée, 1969, p. 419.